



Du 21 au 31 janvier 2010

Création Célestins 2008

BLACKBIRD

De David Harrower

Mise en scène Claudia Stavisky

GRANDE SALLE

Dossier pédagogique

BLACKBIRD

De David Harrower

Mise en scène Claudia Stavisky
Texte français Zabou Breitman et Léa Drucker

Avec

Maurice Bénichou - Ray

Léa Drucker - Una

Décor - Christian Fenouillat

Lumières - Franck Thévenon

Son - Bernard Valléry

Costumes - Agostino Cavalca

Vidéo - Laurent Langlois

Durée : 1h30

Production : Célestins, Théâtre de Lyon, Les Abbesses, Théâtre de la Ville, Paris

L'Arche est éditeur et agent théâtral du texte représenté

Contact :

Marie-Françoise Palluy

04 72 77 48 35

marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org

SOMMAIRE

<i>Blackbird</i>	4
<i>David Harrower</i>	5
<i>Claudia Stavisky</i>	6
<i>Maurice Bénichou</i>	7
<i>Léa Drucker</i>	8
<i>Una appelle Ray</i>	9
<i>Entretien avec Claudia Stavisky</i>	11
<i>Entretien avec Léa Drucker</i>	12
<i>Les échos de la presse</i>	15
<i>Majorité sexuelle et consentement</i>	17
<i>Morceaux choisis</i>	19

BLACKBIRD

Blackbird est une expérience forte. Née dans l'intimité de la petite salle des Célestins, elle a suscité un intérêt au-delà de nos attentes, à Lyon et sur la scène théâtrale française. La pièce a provoqué tant de discussions passionnées que la revoilà, cette fois dans la grande salle, pour la partager le plus largement possible.

Un homme de trente-six ans a aimé une fille de douze ans. Leurs deux vies ont volé en éclats après le choc de cet amour interdit. Questionnée par la police, intimement examinée contre son gré, elle résiste à dénoncer celui qu'elle considère comme son amoureux. Il fait pourtant six ans de prison, déménage et change de nom. Elle reste enfermée dans l'enfer moral de sa famille et de son quartier. Quinze ans et un peu de hasard plus tard, une photo récente et le sourire anormalement tranquille de cet homme replonge Una dans le mystère d'un passé irrésolu. Elle décide de retrouver cet homme et d'avoir le cœur net sur cette nuit qui a chamboulé sa vie.



Là où la morale condamnerait sans jugement, la pièce offre une radiographie délicate et bouleversante de cette relation « amoureuse » pour les uns, « monstrueuse » pour les autres. Face à la fragile humanité de cette histoire, le spectacle s'affranchit d'une lecture moraliste pour explorer plus méticuleusement la notion même de consentement. Léa Drucker et Maurice Benichou se sont emparés avec une intensité déconcertante de ce huis-clos aussi imprévisible et fascinant que troublant.

DAVID HARROWER

David Harrower est né à Edimbourg en 1966 et vit actuellement à Glasgow.

Sa première pièce, *Knives in Hens (Des couteaux dans les poules)* est créée au Traverse Theatre d'Edimbourg en 1995 puis reprise en 1997, année où le texte a obtenu le prix de la meilleure pièce étrangère en Allemagne.

En 1998, le Traverse Theatre lui commande et crée sa seconde pièce *Kill the old, torture their young (Tuer les vieux, torturer leurs jeunes)* pour laquelle il a reçu en 1999 le Meyer-Whitworth Award. Par ailleurs, il a adapté pour le théâtre la nouvelle de John Wyndham *The Chrysalids* et a écrit un livret d'opéra *Cat man's tales* (tourné au Royaume-Uni en 1997) ainsi qu'une pièce radiophonique pour la BBC - radio 4 : *54% Acrylic* (1998).

Presence, sa troisième pièce originale, fut jouée en avril 2001 au Royal Court Jerwood Theatre Upstairs. Il adapte en anglais *Six personnages en quête d'auteur* de Pirandello, jouée en 2000 au Young Vic, *Ivanov* de Tchekhov, jouée à l'automne 2002 au National Theatre, et enfin *Woyzeck* de Büchner, jouée à l'Edinburgh Lyceum la même année. Il traduit également en 2002 *The Girl on the sofa* de Jon Fosse, créée au Festival International d'Edimbourg en coproduction avec la Schaubühne de Berlin.

En 2003, sa pièce *Dark Earth* est jouée au Traverse Theatre d'Edimbourg. La même année, le National Theatre de Londres crée sa nouvelle traduction de *Tales from the Vienna Woods* d'Ödön von Horváth.

En 2005, a lieu la création de sa dernière pièce *Blackbird*, écrite sur commande du Festival International d'Edimbourg, et présentée au King's Theatre d'Edimbourg dans une mise en scène de Peter Stein. Reprise par l'Albery Theatre de Londres en février 2006, cette pièce remporte le prix de la meilleure pièce au Scottish Theater Critics Awards puis à nouveau au Laurence Olivier Awards en 2007. Elle est jouée en Allemagne, Autriche, Suède, Norvège, Finlande et vient d'être acclamée à New-York ainsi qu'à Sydney dans une mise en scène de Cate Blanchett.

David Harrower travaille actuellement pour la Brocken Spectre Film Company sur l'adaptation de la nouvelle *White Male Heart* au cinéma, sur un scénario à partir de *Knives in Hens*, et sur un téléfilm intitulé *The impossibility of sex* pour Tightope Pictures et Channel 4. Enfin, il poursuit son travail d'écriture dramatique pour des commandes du Royal Court Theatre, du Royal National Theatre et du Royal Shakespeare Company, à Londres.

« Mais écrire pour le théâtre m'enflamme bien plus. Je suis persuadé que le théâtre sera un moyen d'expression important dans le futur, il n'engourdit pas l'esprit, il est une exploration sans fin ».

CLAUDIA STAVISKY

Au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, Claudia Stavisky a pour professeur Antoine Vitez. Après un important parcours de comédienne, Claudia Stavisky se dirige vers la mise en scène en créant :

- *Avant la Retraite* de Thomas Bernhard avec Denise Gence qui obtient le Molière de la meilleure actrice (Théâtre de la Colline - 1990)
- *La Chute de l'Ange rebelle* de Roland Fichet avec Valérie Dréville (Théâtre de l'Odéon - 1991, création en France)
- *Munich-Athènes* de Lars Norén (Festival d'Avignon - 1993, puis Théâtre de la Tempête – Paris (création en France)
- *Nora ou ce qu'il advint quand elle eut quitté son Mari* (création en France) d'Elfriede Jelinek, (Théâtre National de la Colline - 1994)
- *Mardi* d'Edward Bond (Théâtre de la Colline - 1995, création en France)
- *Comme tu me veux* de Luigi Pirandello (La Coursive - 1996, Théâtre de Gennevilliers)
- *Electre* de Sophocle (Comédie de Reims - 1999)
- *La Locandiera* de Carlo Goldoni (Théâtre des Célestins - 2001)
- *Minetti* de Thomas Bernhard avec Michel Bouquet (Théâtre des Célestins, Festival d'Avignon, Théâtre de la Ville - 2002)
- *Le Songe d'une Nuit d'été* de William Shakespeare (Nuits de Fourvière, Grand Théâtre 2002)
- *Cairn* d'Enzo Cormann - création (Théâtre des Célestins, Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, Comédie de Genève - 2003)
- *Monsieur chasse !* de Georges Feydeau (Maison de la Danse à Lyon - 2004, Athénée Louis Juvet Théâtre des Célestins - 2005)
- *La Cuisine* d'Arnold Wesker 2004, en région puis à Lyon
- *L'âge d'Or* de Georges Feydeau avec Dominique Pinon (Théâtre des Célestins - 2005)
- *La Femme d'avant*, de Roland Schimmelpfennig, création en France (Théâtre des Célestins - 2006, Athénée - Louis Juvet 2008)
- *Jeux doubles*, de Cristina Comencini, création en France (Théâtre des Célestins - 2007)

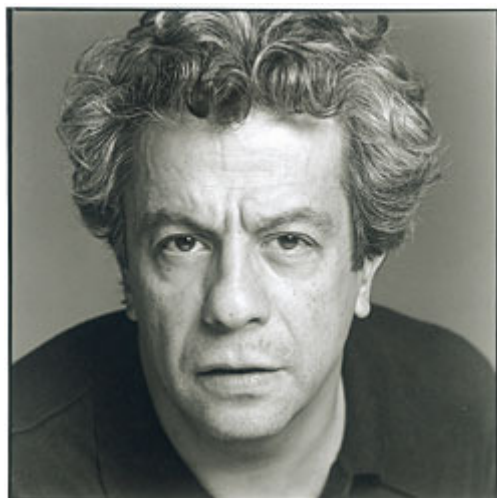
A l'opéra, elle met en scène :

- *Le Chapeau de paille d'Italie* de Nino Rota (Opéra National de Lyon - 1999)
- *Roméo et Juliette* de Charles Gounod (Opéra National de Lyon - 2001)
- *Le Barbier de Séville* de Rossini (Opéra National de Lyon - 2001).

Par ailleurs, Claudia Stavisky dirige les élèves du Conservatoire d'Art Dramatique dans *Les Troyennes* de Sénèque (1994), les élèves de l'ENSATT à Lyon dans *Electre* de Sophocle (1998) puis dans *Répétition publique* d'Enzo Cormann (2000). Elle crée *Le Monte-Plats* de Harold Pinter et *Le Bousier* d'Enzo Cormann à la maison d'arrêt de Versailles puis dans une vingtaine de prisons de France. Elle monte *West Side Story* de Léonard Bernstein, dirigé par Claire Gibault en partenariat avec le Rectorat de l'Académie de Paris (Théâtre du Châtelet - 2000).

Claudia Stavisky dirige les Célestins, Théâtre de Lyon depuis mars 2000.

MAURICE BÉNICHOU



La carrière de Maurice Bénichou débute dans des cafés où il se produit comme chanteur. Son ascension est alors ponctuée de rencontres : Marcel Maréchal le fait débiter sur les planches en 1965, et il rencontre ensuite les metteurs en scène Patrice Chéreau, Jean-Pierre Vincent pour *Le Marquis de Montefosco*, *Capitaine Shelle*, *Dans la jungle des Villes* et surtout Peter Brook avec lequel il collabore pendant longtemps pour beaucoup de ses spectacles dont 'Mahabharata', qui a nécessité trois ans de préparation.

Maurice Bénichou a mis également en scène de nombreuses pièces telles que *Inconnu à cette adresse* à la Maison des Métallos (2003), *Knock* de Jules Romain au Théâtre Antoine (2003), et à l'Athénée Louis Jouvet (2002), *Histoire de Marie* de Brassäi au Théâtre des Bouffes du Nord (1998), *Oleana* de David Mamet au Théâtre de la Gaîté Montparnasse (1994), *Zone Libre* de Jean-Claude Grumberg au Théâtre de la Colline (1990), *Une absence* de Loleh Bellon au Théâtre des Bouffes Parisiens (1989) avec Suzanne Flon et Étienne Chicot et *Les Trois soeurs* de Tchekhov au Festival d'Avignon (1988).

Maurice Bénichou apparaît à l'écran dès 1972 dans *Les Camisards* de René Allio et tourne ensuite de nombreux petits rôles dans des comédies ou des films à caractère politique comme dans *Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents communistes* réalisé par Jean-Jacques Zillberman en 1993. Maurice Bénichou montre qu'il est capable de jouer des rôles très différents. Il interprète ainsi l'émouvant propriétaire de la boîte à souvenirs dans *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*, et campe un agent du Mossad dans *Les Patriotes*. Il joue aussi bien un père chaleureux dans *Drôle de Félix*, que des rôles sombres et marquants dans *Code inconnu* et *Caché*, tous deux de Michael Haneke, pour qui il a également tourné dans *Le Temps du loup*. Maurice Bénichou offre aussi son image à la télévision en tournant un épisode de la série 'PJ'. Le travail et surtout le talent ont permis à Maurice Bénichou de se hisser au plus haut rang.

LÉA DRUCKER



Elle débute tout d'abord par l'ENSATT dans les classes de Xavier Marcheschi, Michel Boy, Jean-Louis Jacopin et Thierry Atlan. Elle entre au cours Florent (classe libre) auprès de Raymond Acquaviva et Isabelle Nanty et participe aux Talents Cannes, Adami avec Cédric Klapisch.

Au théâtre, elle joue sous la direction de plusieurs metteurs en scène dont Roger Hanin, Benno Besson, John Pepper, Hans Peter Cloos, Serge Hazanavicius, Jean-Marie Besset et Gilles Desveaux, Zabou Breitman et a joué récemment dans *Le Système Ribadier* mis en scène par Christian Bujéau.

Au cinéma, on a pu la voir entre autres dans *Coluche* de Antoine de Caunes, *Le Bruit des gens autour de Diastème*, *Tel père, telle fille* de Olivier de Plas, *Les Brigades du Tigre* de Jérôme Cornuau, *L'homme de sa vie* de Zabou Breitman, *Virgil* de Mabrouk El Mechri, *Akoibon* d'Edouard Baer, *Bienvenue au gîte* de Claude Duty, *L'auberge Espagnole* de Cédric Klapisch, *Tempêtes de Coline Serreau*, *Peut-être* de Cédric Klapisch, *Assassins* de Mathieu Kassovitz. Elle a tourné pour la télévision notamment dans *Divine Emilie* d'Arnaud Sélignac, *Kamelott*, *La blonde au bois dormant* de Sébastien Grall, *Fabien Cosma* de Franck Apprederis, *Duelles* de Laurence Katrian, *Avocats et Associés* de Philippe Triboit...

Elle participe à plusieurs courts-métrages et elle est, par ailleurs, chroniqueuse pour Radio Nova dans l'émission *La Grosse Boule*.

UNA APPELLE RAY

Inhumain est un vocable toujours prêt à mordre l'homme qui le prononce. Ce mot, lancé sur autrui comme un chien d'attaque à la gorge d'un intrus, il ne nous viendrait pas à l'esprit de l'employer pour qualifier la plus bestiale des bêtes. Il est taillé sur mesure pour le genre humain. Qu'un auteur de théâtre ait écrit la maxime de tous les humanistes n'est sans doute pas le fait du hasard. « Rien de ce qui est humain ne m'est étranger » [i]. Devise ambiguë qui s'affirme au prix d'une double négation et tient sa force de contenir son propre démenti : tout de ce qui est inhumain me serait-il donc familier ?

Dans la langue des prétoires on parlera de monstre ; « Vous n'êtes pas un homme ! » jetera t'on tôt ou tard en direction du box. Et l'on raye, pour un temps, à la vie ou à la mort, le monstre, de la communauté humaine. La justice finit toujours par digérer les hommes. Même « ceux qui n'en sont pas ». Le code pénal dit à peu près quoi faire.



Mais ici, au théâtre, qu'un personnage entre et, quoiqu'il dise ou fasse, c'est un être humain qui parle à ses semblables dans leur langue commune. Parce que les planches le réclament, cette humanité-là peut bien aller jusqu'à revêtir les oripeaux pestilentiels des Erinyes ou de Méphistophélès, personne n'est dupe. Humains, inhumains, trop humains. Tous autant qu'ils sont ! Le théâtre ne les digère pas. Mais il ne peut les vomir. Pas même Ray.

Pour les hommes, Ray est un nom éteint. À l'insu de tous, Peter habite la dépouille désertée par le monstre. Pas pour Una, l'enfant abandonnée qui refuse de mourir d'avoir immolé son corps d'enfant. Una-la-seule voudrait pouvoir compter jusqu'à deux. Au plus obscur d'elle-même, vacille Ray-le rayon-la lueur. Faire la lumière ou faire le noir.

Mais qu'est-ce qu'une enquête qui s'effondre aussitôt résolue ? Car *Blackbird* se présente bien sous les dehors d'une enquête que son dénouement requalifiera ou non comme quête amoureuse. Una a bel et bien retrouvé la trace d'un homme disparu dans la nature quinze ans plus tôt. Elle a bien fait le voyage et provoqué la rencontre pour élucider sa question : Ray est-il un pervers, un pédophile qui l'a salie ou n'est-il qu'un homme qui a ployé sous le joug d'une passion, criminelle par hâte ?

Una voudrait éperdument être le personnage d'une histoire d'amour impossible hier, possible aujourd'hui. Tout n'aurait été qu'erreur de calendrier, intolérable moment d'égarement, jet lag des sentiments, énorme problème de ponctualité amoureuse. Puisque aujourd'hui Una a l'âge du consentement, cette passion, si c'en est une, ne tomberait plus sous le coup des lois. Et nous en sommes à considérer cette ablution de l'enfance comme un happy end qui laisserait à l'âme un goût infect.

Una appelle. Una accuse. Una se débat. Una se souvient. Una voudrait aimer. Una pleure. Una appelle. « Ray ». Ray est parti. Ray ne reviendra pas. Una retrouve Ray. Ray voudrait partir. Una retient. Ray part. Una appelle. « Ray ». Noir. Ray revient. Una aime. Ray part. Ray ne revient pas. Una appelle. « Ray ». Noir.

Mettre en scène, jouer *Blackbird* – en être spectateur ? – est une expérience théâtrale sidérante. Nous savions bien. « Celui qui scrute le fond de l'abysse, l'abysse le scrute à son tour » [ii]. Mais pourquoi, pourquoi est-il peut-être moins difficile de voir Médée verser le sang de ses enfants que d'entendre Una appeler Ray ? *Blackbird* est une tragédie où la catharsis n'opère pas. Una ne travaille pas pour nous. Una est grosse de son enfance. Una ne s'est pas fait belle. Una est là pour sauver la peau d'Una. Una espère d'un espoir monstre.

Pas nous. Que faire ?

Claudia Stavisky

[i] Terence, *Le Heautontimoroumenos* / [ii] F. Nietzsche, *Pardelà le Bien et le Mal*

ENTRETIEN AVEC CLAUDIA STAVISKY

Claudia Stavisky, ce texte aborde la pédophilie, c'est explosif, non ?

Il n'est pas question de pédophilie. Il s'agit de ce lien étrange qui relie les humains entre eux... l'amour. Condamné, l'homme qui avait 40 ans à l'époque de leur idylle, a passé 6 ans en prison, changé de nom, de ville, de travail. Pourtant, dès qu'elle en a eu la possibilité, elle n'a eu de cesse de le rechercher.

Il y a bien, au début de leur histoire, une formidable transgression...

Exactement comme dans tout le théâtre occidental. La transgression est ce qui fait de *Blackbird* l'héritière de notre théâtre classique et de nos mythes fondateurs, car enfin, Œdipe fait bien l'amour avec sa mère ! Ici, un adulte mâle initie une jeune femme à l'amour, mais cela a toujours existé. Dans la société de la Grèce antique, les garçons étaient initiés de la même manière par leur pédagogue. Alors attention, je considère et l'auteur avec moi, que la législation de ces vingt-cinq dernières années visant à protéger l'enfant est un des progrès les plus importants de notre droit. Mais ce que je veux montrer, c'est cette part obscure de nous-mêmes que personne, ni la loi, ne peut endiguer.

Pourtant dans *Blackbird*, la loi condamne l'union des deux amants...

Chacun paye le prix fort. L'homme est enfermé et on sait le sort réservé aux pédophiles dans les prisons. En sortant, il doit en outre continuer à se cacher. Mais il faut penser aussi à la jeune fille, prise dans l'enfer moral de sa famille. Pour elle, rien ne peut se régler car elle est restée au vu et au su de tout le monde sous la responsabilité de ses parents, qui sont les victimes de ce procès puisque Una ne s'est jamais revendiquée comme telle. On a fini par culpabiliser la mère d'avoir laissé sa fille éprouver « des appétits d'adultes douteux ». Dès que la liaison est découverte, l'adolescente devient un objet dans les mains des juges. « Tu m'as transformée en fantôme », dit-elle plus tard à Ray. Et en vérité, si ce viol a eu lieu, c'est la société qui s'en rend coupable : « Ils m'ont donné un sédatif / M'ont tenue de force et fait une piqûre / M'ont écarté les jambes... » Tout cela parce que l'âge du consentement, c'est 18 ans.

Le personnage de Ray n'est-il pas équivoque ?

On ne sait jamais quelle est sa motivation ; et c'est là que le thriller l'emporte. Est-il un pédophile, un pervers ou un amoureux transi ? Oui, ce personnage est ambigu, assez perturbant. Le public fait son enquête : *Blackbird* est une pièce pleine de suspense et de rebondissements...

Propos recueillis par Etienne Faye
Article paru dans 491, 2 mai 2008.

ENTRETIEN AVEC LÉA DRUCKER

Lyon Capitale : Vous avez assuré l'adaptation de *Blackbird* qui n'a encore jamais été jouée en France. Comment avez-vous découvert ce texte ?

Léa Drucker : C'est Mister Bean qui m'a fait découvrir cette pièce ! Je faisais des essais avec lui à Londres et il m'a conseillé d'aller voir cette pièce qu'il avait trouvée magnifique. La pièce m'a bouleversée. Je suis rentrée à Paris et j'ai demandé à mon agent s'il était possible de prendre les droits. Les éditions de L'Arche m'ont soutenue et confié l'adaptation française. Je l'ai faite avec Zabou Breitman, enfin surtout elle ! C'est Zabou qui a fait tout le travail d'auteur.

Qu'est-ce qui vous a séduite ?

J'ai adoré la manière dont le sujet est traité. J'y ai vu une histoire d'amour tragique moderne. L'histoire de cet homme de 60 ans qui vingt ans plus tôt a fait quelque chose que la société réproouve, et à juste titre, puisqu'il a couché avec une gamine de 12 ans, m'a interpellée. La gamine était très amoureuse de lui, elle s'était offerte à lui et lui n'a pas su résister. Fou amoureux d'elle, il a fait l'erreur la plus terrible de sa vie. Il a commis un acte de pédophilie et ça ne s'est produit qu'une seule fois. Il a cédé à quelque chose de terrible, et il est rongé par la culpabilité et le remords.

Le fait que la pièce évoque un acte de pédophilie ne vous a-t-il pas rebutée ?

La pièce ne fait pas l'apologie de ce genre de rapports. Elle n'est pas sale, provocatrice, ambiguë ou perverse. Ce n'est pas Lolita, même si j'adore Lolita, le livre comme le film ! Elle ne dit pas "ils s'aimaient donc ce n'est pas grave", à aucun moment elle ne dédouane l'homme de son geste. Sinon, je ne l'aurais pas joué. C'est l'histoire de deux rescapés d'une histoire d'amour terrible qui les a détruits tous les deux. Est-ce qu'une gamine de 12 ans peut aimer un homme de 40 ans ? La justice, la société, estiment que non. Moi aussi sans doute. Mais il ne s'agit pas de juger, juste de voir ces deux personnages évoluer dans cette soudaine confrontation.

Comment voyez-vous votre personnage ?

Je suis très touchée par cette femme qui cherche à se reconstruire mais remet les doigts dans la prise. Car vingt ans plus tard, elle le retrouve. Elle est très en colère car elle a cru qu'il l'aimait mais elle a grandi avec l'idée qu'il avait abusé d'elle. Lui n'est ni un monstre ni un héros, juste un être humain qui a fait quelque chose de terrible. Je suis ravie que Maurice Bénichou interprète ce rôle ; c'est un acteur merveilleux, émouvant, rare avec qui j'apprends beaucoup. Son personnage a payé sa dette, puisqu'il a passé six ans en prison, et a refait sa vie. Cette jeune femme est un fantôme surgi du passé auquel il ne voudrait pas être confronté. Mais en même temps... Ils se sont aimés, et peut-être s'aiment-ils encore ?

Que pensez-vous de l'écriture de David Harrower ; est-ce un texte difficile à incarner ?

C'est un auteur extraordinaire, pas du tout sulfureux ou racoleur, mais un grand auteur joué dans les grands théâtres, lauréat des prix les plus prestigieux ! Son écriture est magnifique, très concrète. C'est un descendant de Beckett ! Tout est dans le travail sur les mots, le langage. Ce sont deux personnes simples qui ont du mal à s'exprimer, qui ont des obsessions, des pensées parallèles. Comme dans la vie, c'est très réaliste, très concret, très brut. Du coup, c'est plus difficile à interpréter. Car pour nous, acteurs, c'est plus facile d'apprendre Shakespeare, la musique, les images de cette langue, que ces mots d'aujourd'hui tout simples, plein d'hésitations, d'incertitude. Mais l'ampleur émotionnelle est telle que c'est un régal à jouer.

Comment avez-vous rencontré Claudia Stavisky et comment vous dirige-t-elle ?

Claudia Stavisky a adoré le texte, elle a appelé l'Arche qui nous a mis en contact. On travaille en complicité, très progressivement, ça évolue beaucoup. J'ai commencé par jouer quelqu'un de très en colère, très cynique, parce que c'est moi. Mais elle a m'a adroitement amenée sur quelque chose de plus éprouvé, plus fragile, plus imprévisible. Son travail est précis, fin, sensible. Elle a épuré beaucoup la mise en scène qui relève surtout de la direction d'acteurs.

Propos recueillis par Anne-Caroline Jambond
Lyoncapitale.fr, 29/04/2008



© Christian Ganet

LES ÉCHOS DE LA PRESSE



Un ouragan en intérieur

[...] Par son sujet, par le dépouillement qu'induit le huis clos, par la tension immédiatement perceptible entre les personnages, *Blackbird* est une pièce violente. Et les comédiens vivent, amplifient physiquement cette violence, non en déplaçant les mots sur le terrain de l'hystérie hurlante (au contraire contiennent-ils à l'extrême l'expression verbale de leurs douleurs), mais en la convertissant en gestes d'une brutalité soufflante : les meubles volent, le décor est dispersé, l'abcès crève comme un orage pesant. Certes, la relation entre Ray et Una était moralement et légalement répréhensible ; elle les a tous deux marqués à jamais du sceau du vice aux yeux de la société (en particulier la jeune fille), mais – et c'est en cela que ce texte est sinon provocateur, pour le moins assez peu conventionnel – ne reposait-elle pas sur une sincérité des sentiments allant au-delà des convenances, des usages, de la norme ? Ray n'est-il qu'un pervers, un malade ayant abusé d'une enfant ; Una n'a-t-elle été détraquée que par les assauts déplacés de cet adulte ou totalement détruite par un procès maladroit et un manque de suivi psychologique ? Chacun, par cette confrontation tardive, tente de se justifier et de retrouver dans l'autre la symétrie de ses cicatrices. Léa Drucker, qui a traduit avec Zabou Breitman le texte de Harrower, a saisi son refus du manichéisme simpliste et composé avec les doutes, les incertitudes et les hésitations qui émaillent les premières répliques. Face à elle, Maurice Bénichou, dans la peau de Ray/Peter abruti de culpabilité, nous offre une interprétation qui justifie qu'on affirme haut et clair ce qui souvent se murmure : il est, avec Michel Bouquet, l'un des plus grands comédiens du théâtre français.

Vincent Raymond
1^{er} mai 2008



Deux fauves en cage

Quinze ans ont passé. Ray a fait de la prison. Una vit un enfer au quotidien. Pourtant, elle aime encore cet homme qui l'avait séduite alors qu'elle n'avait que douze ans. Elle est là pour comprendre.

D'entrée de jeu, comme deux fauves en cage, que rappelle le décor métallique de Christian Fenouillat, ils prennent leurs distances, refusent tout contact physique. Progressivement, la violence monte. Pas de face à face. Ils se déplacent de manière circulaire, comme pour épier le moindre faux-pas de l'adversaire. Jusqu'au moment où les masques tombent, du moins semblent tomber dans cet univers jonché de débris, symbole de rang dans lequel la société les cantonne désormais.

Sous l'œil attentif et juste de Claudia Stavisky qui règle ce duo improbable, Léa Drucker et Maurice Bénichou nuancent plus qu'ils forcent le trait, caressent plus qu'ils ne griffent, dessinent plus qu'ils ne sculptent la souffrance de leurs personnages. Sans pathos, avec la sincérité chevillée au corps et à la voix, elle hésitant entre la colère et l'abandon, lui avec pudeur et retenue, ils brossent le portrait

de deux êtres humains au destin commun. Exploitant une large palette de sentiments, les deux comédiens racontent d'abord et avant tout une histoire d'amour interdit.

A.M.
5 mai 2008



Fait divers du jour, tragédie archaïque

Un grand espace industriel, donnant sur l'extérieur par une verrière opaque. À cour, une lourde porte jaune, à jardin, une échappée de quelques marches. Une table, deux ou trois chaises, un placard de vestiaire et une lourde poubelle débordant de détritrus, restes de nourriture. Canettes et bouteilles de plastique jonchent le sol. Un bien grand espace pour les deux protagonistes que l'on suit une heure trente durant dans un affrontement épouvantable auquel nous ne pouvons assister que ligotés par le profond malaise que souhaite l'auteur de *Blackbird*, grand manipulateur, le Britannique David Harrower.

[...] Spectateur, on est figé dans une position de voyeurisme atroce, car Una comme Ray – qui se fait désormais appeler Peter Trevelyan, s'est marié et confie avoir tout dit à sa femme – plongent immédiatement dans le plus intime de l'intime. Par-delà la situation scabreuse, il y a les mots qui s'échangent, une violence passionnelle atroce, morbide. Elle le dit, elle a expié pour deux, depuis quinze ans elle souffre, elle a été montrée du doigt, enfant. Pas un jour sans torture. Sa destruction, c'est son identité même. Confier le rôle à Maurice Bénichou, c'est pardonner Peter. C'est lui donner une humanité tragique, une densité archaïque digne des premiers Grecs. Il est admirable dans la retenue douloureuse, l'ambiguïté jusqu'à la lâcheté du personnage. Léa Drucker est fine et précise jusqu'au vertige. À la fin, Una sait que c'est le coup de grâce qu'elle est venue chercher.

Armelle Héliot
5 décembre 2008

MAJORITÉ SEXUELLE ET CONSENTEMENT

La notion d'âge de consentement peut être séparée de celle de majorité sexuelle : ainsi, certaines législations prévoient le cas de relations sexuelles consenties entre mineur sexuel et un adulte, qui reste illégale mais punie moins sévèrement qu'une relation non consentie.

Par exemple en France, la majorité sexuelle est fixée à 15 ans (16 ans en Suisse, 13 ans en Espagne) sauf cas de vulnérabilité particulière du mineur. La relation sexuelle consentie avec un mineur de moins de 15 ans est prévue par le Code pénal sous le nom d'atteinte sexuelle et punie de cinq ans d'emprisonnement maximum (sauf circonstances aggravantes) alors que la relation non consentie entre dans le champ de l'agression sexuelle et est punie de sept ans d'emprisonnement maximum (sauf circonstances aggravantes) pour une victime mineure de moins de 15 ans. Dans la pratique toutefois, en dessous de 12 ou 13 ans, le consentement — même lorsqu'il est apparent — n'est pas reconnu par les tribunaux français qui invoquent la notion d'«absence de consentement éclairé» et utilisent l'argument de la « surprise » contenu dans le Code pénal (une agression sexuelle est une relation sexuelle imposée par la contrainte, la menace ou la surprise) afin de pouvoir qualifier l'agression.

Mouvement pour l'abolition de la majorité sexuelle

L'abolition des lois sur la majorité sexuelle a été défendue par de nombreux intellectuels français entre 1977 et 1979 lorsqu'une réforme du Code Pénal était en discussion au Parlement. En 1977, de nombreux philosophes et penseurs, y compris Michel Foucault, Jacques Derrida et Louis Althusser, parmi tant d'autres, ont signé une pétition adressée au Parlement demandant l'abrogation de plusieurs articles de la loi et la dépénalisation de toutes les relations consenties entre adultes et enfants de moins de quinze ans (la majorité sexuelle en France).

Le 4 avril 1978, une conversation approfondie détaillant les raisons de leur position pro abolition a été diffusée par la radio France Culture dans l'émission "Dialogues". Les participants, Michel Foucault, l'écrivain/acteur Jean Danet et le romancier/activiste en faveur des homosexuels Guy Hocquenghem ont tous signé la pétition de 1977. Leurs arguments défient les prémisses même de la sexualité de l'enfant et la logique de la loi pénale. Le débat fut originellement publié en français sous le titre *La loi de la pudeur*.

En outre, deux lettres ouvertes ont été publiées dans les journaux parisiens, prônant la libération de quatre prisonniers accusés d'avoir eu des rapports sexuels consentis avec des mineurs en dessous de la majorité sexuelle. La première a été publiée dans *Le Monde* du 26 janvier 1977, et a été signée par 69 personnes, y compris Jack Lang, Bernard Kouchner, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Gilles Deleuze, Roland Barthes, André Glucksmann et Guy Hocquenghem. La seconde a été publiée dans *Libération* du mois de Mars 1979 (reproduite plus tard dans *L'Express* du 7 mars 2001) et a été signée par 63 personnes.



MORCEAUX CHOISIS

Extrait n°1 :

- RAY Comment tu m'as trouvé ?
- UNA Dans un
 Une photo.
 Dans un magazine.
- RAY Où ça ?
 Quel
- UNA juste un
- RAY Magazine ?
- UNA Dépliant publicitaire.
 Un truc sur papier glacé, un
 dans une salle d'attente.
 Une salle d'attente de médecin.
 Tu vois le truc dont je parle ?
- RAY Oui.
- UNA Il y avait une photo au dos.
 Toi et une
 avec un groupe de gens
 Une équipe.
 Ils vous appelaient une équipe.
 Vous aviez gagné un prix.
 De
 D'excellence ou
 De performance.
- RAY Et alors
 Quoi ?
 Tu as vu une photo ?
 Tu as vu cette photo
- UNA T'as des amis ?
- RAY Et ça t'a
 Tu
- UNA Des amis ?

RAY Oui.
 Bien sûr que j'ai des amis, qu'est-ce

UNA Des nouveaux amis
 ou les mêmes vieux potes?

Temps.

T'as les yeux rouges.
On dirait qu'ils te piquent.

Il émet un rire bref pour lui-même, se frotte encore les yeux.

RAY Ça t'a fait quoi ?

UNA Ne les frotte pas.

RAY Une photo.
 Alors t'es venue ici?

UNA Oui.
 Tu veux la voir ?

RAY Non je ne veux pas la voir.

UNA Mais tu vois la photo dont je

RAY Oui

UNA Arrête de les froter.

RAY Ils me brûlent

UNA Parce que tu les frottes.

RAY Je les frotte parce qu'ils me brûlent
 C'est le seul moyen pour qu'ils arrêtent de faire mal.

Tu es venue ici en voiture?

UNA Oui.

RAY Combien
 T'as mis combien de temps?
 Où
 Je ne crois pas

UNA C'est moi ?
 C'est moi qui fais ça ?
 C'est à moi que tu es allergique ?

Temps.

Il la dévisage.

Tu ne vas pas parler ?

RAY On va aller dehors.

Extrait n°2 :

Una Je t'ai protégé
 Je t'ai défendu
 Suis restée
 Restée loyale
 J'ai dit à la police que tu ne m'avais pas touchée.
 T'avais rien fait
 J'étais une
 J'étais une fugueuse.
 Je voulais fuir mes parents, ma maison, mon école.
 Tu m'avais accompagnée en voiture
 Tu m'avais aidée à m'enfuir.
 Je t'avais demandé, t'avais supplié.
 Tu m'avais conduite ici et tu étais parti.

Et tu ne sais rien encore.

Ils voulaient faire des tests
Me prélever des échantillons
Les médecins, la police.
J'ai refusé.
Personne ne me toucherait.
J'ai crié, hurlé.
T'avais rien fait
T'avais
Je voulais que tu
Je voulais que tu sois là.
J'ai
Ils m'ont donné un sédatif.
M'ont tenu de force et fait une piqûre.
M'ont écarté les jambes et ont pris
Pris ta semence.
La preuve.
Ils m'ont demandé ce que tu m'avais fait.
Puis ils m'ont dit ce que tu m'avais fait comme je refusais.
Il y a qu'une chose qui t'intéressait.
C'est pour ça que tu avais disparu.
Tu avais eu ce que tu voulais.
Ma ma mère qui me hurlait dessus

Elle
La police, la
Une psychiatre qui parlait
Qui parlait toujours tout bas.
Les adultes mentent.
Ils veulent des choses des gens et ils mentent pour les obtenir et ne
Et ils ne savent même pas qu'ils mentent.
Ils ne se connaissent pas eux-mêmes.
Parfois je n'arrivais pas à l'entendre.
Fallait que je lui demande
De répéter
Répéter ce qu'elle avait dit.
Est-ce que je savais ce que j'avais fait ?
Est-ce que je savais que j'avais fait du mal à des gens ?
Des gens qui m'aimaient.
Si, si je voulais leur faire du mal ?
Et ça
Pendant des jours.
Qu'est-ce que tu m'avais dit.
Qu'est-ce que tu m'avais promis ?
Quels mots
Quels mots avaient tu employés ?

Et dans la salle d'audience je me suis assise derrière cet écran et j'ai
parlé.
J'ai pleuré.
Tu m'as entendue.
J'ai plus pleuré que parlé.
Et puis j'ai
J'en ai trop dit, j'ai
Les avocats étaient furieux contre moi.
C'était ce qu'ils voulaient.
C'était plus fort que moi.
C'était toi.
Tu étais là et je ne pouvais pas te voir alors j'ai dû crier.
Pour que tu saches.
Tu m'as abandonnée
En sang.
Abandonnée
Abandonnée pleine d'amour.

Quand ils sont venus à la maison à la fin
Dans la maison
Mes parents.
Pas chez nous.
Dans la maison des gens.
J'étais dans la chambre, j'attendais.
Ils disaient rien.
Ils bougeaient pas.
Je me suis assise et j'ai attendu.

Ils ne sont pas venus me voir.
Je me suis dit que tu t'en étais peut-être sorti.
On t'avait relâché. Tu reviendrais vivre près de chez nous.
Jusqu'à ce que mon père
plus tard
me dise six ans.
Et la nuit je me suis réveillée et ma mère était là.
Penchée au-dessus de moi.
Hurlant que c'est eux qu'on avait jugés.
Que c'est elle qui avait été mise sur la sellette.
Et mon père a dû la sortir de la pièce.
La traîner dehors.
Et
Le juge.
Ce qu'il a dit sur moi.
Tu dois t'en souvenir.
J'avais
Des douteux
Des appétits d'adultes douteux.
Quand ma mère m'a dit ça je n'ai pas compris ce qu'elle voulait dire.

Et on n'a jamais déménagé.
Ils ont
Pour, pour me faire honte.
Pour me punir.
Et qu'on me montre du doigt
Et qu'on me gifle dans la rue.
Ou alors la psy leur a dit que c'était mieux de rester.
Pour pour la continuité ou
Je hais la vie que j'avais eue.
Tu pouvais pas le savoir ça.
Je voulais que tu le saches.
Je savais que tu m'oublierais.